

mier train pour cette ville. C'est tout ce que nous pouvons vous dire.

—Cela nous suffit provisoirement, dit Benjamin. Merci.

Et comme ils n'avaient plus rien à faire à Nancy, ils partirent pour Munich.

—Les voyages, ça me plaît, disait Benjamin.

Mais l'oncle César hocha la tête. Les voyages, lui plaisaient à lui aussi, mais il songeait au désespoir de ceux qu'il aimait, à Jacques dont la vie, peut-être, dépendait du succès de son voyage. Et il était triste, lui si gai, si exubérant d'habitude.

Ils avaient télégraphié à la préfecture de Paris afin de se procurer des lettres d'introduction auprès de la police de Munich.

A Munich, ils attendirent l'arrivée de ces lettres qui leur parvinrent, du reste, par retour du courrier. Ils passèrent deux jours en recherches inutiles.

Au bout de deux jours, et grâce à l'aide de la police locale, ils acquirent la certitude que Patoche n'avait fait que traverser la ville, y séjournant seulement quelques heures et qu'il s'était dirigé sur Vienne.

—Est-ce qu'il va nous faire faire le tour du monde ? murmura l'oncle César, de plus en plus inquiet.

Et Benjamin, guilleret, se frottant les mains, répétait :

—Ça me plaît, ça me plaît !

—Vous n'avez jamais voyagé, m'chieu Benjamin ?

—Non.

—Cha che voit. Quand vous aurez vigité comme moi les cinq parties du monde, le goût des voyages vous pachera.

—Possible, monsieur Routard, disait l'agent de police, mais en attendant...

Et il se prélassait sur les sièges rembourrés des premières. Bien nourri, voyageant avec toutes ses aises, compartiments réservés, cigares de choix, vins généreux, jamais Benjamin ne s'était trouvé à pareille fête. Il aurait, à ce compte-là, cherché volontiers Patoche tout le reste de sa vie.

Ils avaient demandé également à Paris des lettres d'introduction auprès de la police autrichienne. Ils se heurtèrent là à des difficultés qu'ils avaient espéré vaincre, confiants dans leur étoile. Où retrouver Patoche, dans cette grande ville ?

Heureusement ils savaient sous quel nom Patoche voyageait. Ils avaient entendu ce nom à l'auberge de la Croix, à Nancy : Vauters. C'était sous ce nom qu'à Munich ils avaient cherché et retrouvé Patoche.

Et Patoche, se croyant en sûreté, sans doute, maintenant qu'il s'éloignait de la France, n'avait pas dû changer de nom en arrivant à Vienne.

Ce fut donc sous ce nom de Vauters qu'ils firent leur déclaration et donnèrent des renseignements à la police viennoise.

Il y a à Vienne, comme dans toutes les grandes villes, un service de garnis, organisé à peu près sur les mêmes bases que celui des garnis parisiens. Patoche devait ménager son argent et ne point se loger dans les meilleurs hôtels. Les premières recherches commencèrent donc par les garnis.

Elles furent longues et minutieuses. Au bout de huit jours seulement, on put leur dire que Vauters était à Vienne.

Mais, prudent malgré tout, il avait, en huit jours, changé quatre fois de domicile, allant passer la nuit, tantôt à un bout, tantôt à un autre bout de la ville.

Enfin un renseignement plus précis arriva. Depuis la veille, Patoche avait élu domicile dans un hôtel borgne, en terrain désert, au fond de l'impasse des Deux-Nations, dans un angle du faubourg de Prague.

Lorsque ce renseignement leur fut apporté, Benjamin et l'oncle César achevaient un excellent déjeuner.

Ils conférèrent sur-le-champ pour arrêter un plan de conduite. Savoir que Vauters était impasse des Deux-Nations, c'était bien. Mais Vauters était, à Vienne, couvert par les lois autrichiennes.

Certes la police, sur le mandat que Benjamin lui avait confié, n'hésiterait pas à le mettre en état d'arrestation. Mais, Patoche arrêté, le gouvernement français devait entamer des négocia-

tions avec le gouvernement autrichien pour arriver à l'extradition.

Et ces négociations sont parfois longues et interminables. Il est même à remarquer qu'elles sont d'autant plus longues et interminables que des traités d'extradition existent d'un pays avec un autre pays. Pendant cela, que se passerait-il en France ?

De rares lettres étaient parvenues à l'oncle César. Il ignorait où en était l'enquête. Il télégraphia à Marjolaine ; en même temps, et à tout hasard, il envoyait deux mots à Jacques.

—Courage et confiance !

La réponse de Marjolaine lui apprit tout ce qui s'était passé : l'enquête, le conseil de guerre, la condamnation de Jacques, le recours en grâce signé par tous les membres du conseil et dont on attendait tous les jours le résultat.

—Il n'y a pas de temps à perdre ! se dit César.

Et s'adressant à Benjamin qui, avec un soupir de regret, vidait au moment la dernière goutte d'un vieux vin de Bourgogne, conservé et soigné depuis dix ans dans les caves allemandes.

—Monchieur Benjamin, il va falloir agir promptement.

—Je suis prêt, monsieur Routard.

—Avec la dernière énergie.

Benjamin avait la reconnaissance de l'estomac.

—Vous m'avez trop bien traité depuis notre départ de Paris, monsieur Routard. Je ferai tout ce qui vous plaira.

—Ecoutez moi donc.

L'oncle César expliqua quel était son projet. Il préviendrait la police viennoise, afin d'éviter, par un coup de maître, la longueur des négociations internationales. Lui et Benjamin iraient impasse des Nations. Ils arrêteraient Patoche.

Patoche se réclamerait des lois autrichiennes. Ils n'en tiendraient aucun compte. Ils l'enlèveraient, c'est le mot, à la barbe de la police, et, bon gré malgré, par la douceur ou par la violence, ils l'emmèneraient en France.

—Moi, ça me plaît, disait Benjamin.

—Cheulement, acheva César, une recommandation très chérieuse.

Et il pria Benjamin de ne faire, s'il se trouvait en présence de Patoche, aucune allusion à l'assassinat d'Antoine de Pontalès.

—Pourquoi ?

—Vous le comprendrez plus tard !

—Bien.

—C'est convenu ?

—Certainement.

—Eh bien, dès ce soir, nous nous présentons impasse des Deux-Nations, pour arrêter Patoche mais vous vous tiendrez caché.

—Pourquoi ?

—Patoche vous connaît.

—Oui, et il me craint.

—Justement, je ne veux pas qu'il vous aperçoive. Car je veux que tout se pache en douceur. Et ch'il vous voyait, chela gênerait mon plan. Il che douterait qu'on le trompe et tout se serait perdu.

—Mais Patoche est un homme dangereux.

—Je le chais.

—Capable de tout.

—Je le crois.

—Robuste.

—Cha m'est égal. Je ne chuis pas un enfant.

Et tirant tranquillement un revolver de son pardessus :

—J'ai de quoi me défendre.

—C'est très bien d'avoir un revolver. Ça donne une contenance. Du moins, si vous voulez me tranquilliser, dites-moi si vous avez la ferme résolution de vous en servir.

Benjamin avait parlé sérieusement.

Ce fut sérieusement que l'oncle répondit :

—Parfaitement. Je le tuerais comme un chien.

—Alors, c'est bien. Je n'ai plus d'objections.

Ils allumèrent chacun un cigare, de ces cigares que Benjamin fumait en véritable gourmet amateur.

L'oncle César reprit, en sortant du restaurant et en passant familièrement le bras sous celui de Benjamin.

—Il faudra que nous choyons très prudents, car ch'i jamais Patoche che doutait de quelque choge,

nous aurions manqué notre affaire. Aïnci, Benjamin, j'entrerais chez notre homme chans vous. Je me débrouillerais chans vous. Vous vous tiendrez aux environs afin de me voir redeschendre. Je reviendrai avec Patoche, j'y compte, et ch'i tout va bien je ne vous ferai aucun chignal. Vous vous contenterez de me chuivre à dichtanche, de manière à ne pas être vu. Ce que je ferai, vous le ferez. Ch'i je me dirige vers la gare, vous vous dirigerez vers la gare. Ch'i je prends une voiture, vous prendrez également une voiture et vous filerez sans me perdre de vue. Ch'est compris ?

—C'est compris, monsieur César.

—Dans le cas où j'aurais des ordres à vous donner, où je changerais mon plan, par exemple ch'il churvenait quelque choge de grave, vite je vous ferais parvenir un mot, par un homme de l'hôtel, par un commis des chemins de fer, par un commissionnaire, par n'importe qui.

Et après un silence.

—Il faudra toujours, chans que nous ayons l'air de nous connaître, que nous choyons en communication.

—J'ai compris, monsieur César, j'ai compris, disait Benjamin dont les yeux intelligents brillaient.

—Dans le cas où j'aurais maille à partir avec Patoche, dans l'hôtel de l'impasse où il demeure, j'ouvrirais la fenêtre, j'agiterais mon chapeau, vous monteriez hardiment. Et nous avigerons.

—Si Patoche demeure sur la cour, je serai dans la cour. S'il demeure sur la rue, je serai dans la rue. J'ouvrirai l'œil, ne craignez rien. Vous êtes un trop bon compagnon de voyage pour que je vous laisse courir le moindre péril.

Ils attendirent impatiemment le soir.

Vers neuf heures, ils prirent deux voitures, car dans les parages déserts où ils se rendaient, ils n'étaient pas bien sûrs d'avoir un véhicule à leur disposition, au moment où ils auraient besoin, et ils voulaient prévoir toutes les éventualités.

Ils eurent assez de peine à trouver l'impasse des Deux-Nations. Elle était composée, cette impasse, de cinq ou six maisons à deux étages, étroites, sordides, d'aspect sinistre.

Au fond le haut mur d'un ancien couvent incendié. C'était, du reste, avec les débris du couvent que les maisons avaient été construites, de telles sortes que les poutres et les pierres noircies et les maisons neuves semblaient indiquer que ces maisons elles-mêmes avaient subi les atteintes du feu.

Au fond de l'impasse, une maison borgne, avec une enseigne indiquant qu'on y logeait en garni, à la nuit.

—Vrai coupe-gorge ! murmura Benjamin, ça me rappelle des coins de Montmartre, de Charonne et de la barrière d'Italie.

—Eche que vous avez peur ?

Benjamin se mit à rire.

—Ne plaisentons jamais sur ces choses-là, papa César ?

Ils arrivèrent à l'hôtel. Aucune lumière, ni en haut, ni en bas, n'indiquait qu'il fût habité. Et il avait bien l'air abandonné, en effet, car il n'y avait même pas de rideaux aux fenêtres. La porte était fermée.

(A suivre)

PETITE CHRONIQUE

LES FEMMES NE DOIVENT PAS LIRE CE QUI SUIT

Les Poudres Orientales sont un élément indispensable à la constitution du squelette : à ce titre, elles doivent entrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants. Elles concourent également dans une mesure très marquée à la reproduction des êtres et à la sécrétion du lait. Avis aux mères qui allaitent, c'est le grand remède de la mère et de l'enfant. Il forme le système osseux et fait disparaître le rachitisme. Par l'emploi des Poudres Orientales, tout vice de conformation est sûrement évité et les enfants grandissent beaux et forts.

Les Poudres Orientales assurent aussi à l'aide d'un traitement facile et en moins de trois mois le développement des formes de la poitrine chez la femme depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge mûr. Employées et recommandées sur les deux continents.

Boîte avec notice : Un dollar.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'agence des Poudres Orientales ? Boîte-Poste 694, Montréal.